

Abonnements.

CANADA.
Un An.....\$0.60
Six Mois..... 0.40

ÉTATS-UNIS.
Un An..... 1.00
Frais de Poste compris.
(Payable d'avance.)

Les lettres d'argent devront être enregistrées.

Aime Dieu et va ton chemin.

LE JEUNE ÂGE.

Paraissant les 1er et 15 du Mois.

Administration.

Toute la correspondance devra être adressée à F. X. BOUÉAU, Instituteur, et Éditeur-Propriétaire, à Pointe-Gatineau, P. Q.

Les Annonces sont publiées à raison de 8 cents par ligne, pour la première insertion, et le quart du prix pour chaque insertion subséquente.



SAINT-FRANÇOIS DE SALES DE LA GATINEAU.

15 Octobre 1878.

Depart de Mgr. Duhamel pour Rome.

Monseigneur d'Ottawa vient de quitter son Palais Episcopal pour la Basilique du Prince des Apôtres. Il apporte avec lui les souhaits de bon voyage de toute la catholicité de son diocèse.

Nouvel évêque il doit se rendre au Vatican le plus tôt possible après son Sacre, et Sa Grandeur se sépare aujourd'hui à regret de ses onailles pour accomplir ce devoir.

Mgr. Moreau, de St. Hyacinthe, fait évêque quelque temps après Mgr. Duhamel, prend aussi l'un des prochains paquebots pour la ville Eternelle. On dit qu'il est porteur des décisions du dernier Concile Provincial de Québec.

Mgr. Duhamel a reçu naguère ses bulles du regretté Pontife Pie IX, et il doit aujourd'hui présenter ses hommages et les vœux de ses diocésains à son illustre Successeur Léon XIII.

Quand Mgr. Guigues assista à la promulgation du dogme de l'Infaillibilité du Pape, il était accompagné de l'un des plus jeunes prêtres de son Diocèse. On rapporte qu'il présentait son secrétaire aux autres évêques en leur disant, le sourire sur les lèvres : "Voilà mon successeur, si Dieu me prête vie quelques années encore pour lui donner le temps de vieillir quelque peu."

L'abbé Duhamel, selon les décrets de la Providence, n'eût guère le temps de vieillir, et il est peut-être en ce moment le plus jeune évêque du monde.

Depuis cette époque si remarquable du règne glorieux du dernier Pontife Romain, la Tiare est passée à Léon XIII et la Mitre de notre diocèse a été placée sur la tête de Mgr. Duhamel.

—Ce sont deux règnes qui commencent.

L'un va s'agenouiller aux pieds de l'autre, et lui demander sa bénédiction papale pour son épiscopat naissant et son Diocèse quasi-nouveau.

Tous les catholiques d'Ottawa suivront leur premier Pasteur en esprit jusque sous les voûtes sacrées de St. Pierre de Rome où il doit prier pour ceux qui sont ses enfants dévoués.

Il y eût à Ottawa un enthousiasme spontané, à l'occasion du départ de son évêque, pour lui aider à défrayer ses frais de voyage. On lui a remis, en séance publique et solennelle, une bourse accompagnée de l'adresse que voici :

Monseigneur,

A l'occasion du prochain départ de votre grandeur pour Rome, les Catholiques d'Ottawa ont voulu venir vous présenter leurs hommages et leurs souhaits de bon voyage et d'heureux retour.

Vos diocésains sollicitent le suffrage de vos prières, alors qu'agenouillé au tombeau de St. Pierre et de St. Paul, dans la Basilique du Prince des Apôtres, vous demanderez à Dieu de bénir tous ceux qui sont confiés à votre direction pastorale.

Nous vous demandons encore, Monsei-

gneur, d'offrir au Saint Père, au Vicaire de Jésus-Christ l'assurance de notre attachement inviolable à l'Eglise Catholique, et de notre assentiment complet et sans condition à l'enseignement infaillible de son chef visible.

Les vœux et les prières de vos dévoués enfants d'Ottawa accompagneront Votre Grandeur dans son voyage.

Signé pour les Catholiques d'Ottawa,

J. C. TACHÉ, Président.

J. M. McCABE, Secrétaire.

ALF. EVANTUREL, Secrétaire.

Ottawa, 7 Octobre 1878.

Monseigneur y a répondu par des paroles pleines d'onction qui ont profondément ému la nombreuse assistance. Il était entouré de la plupart de ses prêtres venus à la ville pour assister à son départ.

Mardi, à midi, pendant que toutes les cloches des églises carillonnaient, il quittait la ville par le *Peerless*, accompagné de plusieurs centaines de personnes et un nombreux clergé.

La Société *St. Vincent de Paul* avait eu l'idée heureuse d'organiser une excursion à son profit, jusqu'à Montebello, et Mgr. Duhamel voulut bien descendre par cette voie. La chose a réussi à merveille.

Les paroissiens de Montebello avait préparé une réception digne de Sa Grandeur et de la circonstance. La rue principale était ornée avec goût, et la petite église du Revd. M. Bourrassa était toute resplendissante de fleurs et de lumières. Il y eût Salut Solennel chanté par Mgr., à la suite d'une adresse que nous donnons plus bas.

Ce fût là notre dernière occasion de presser la main de notre aimé Pasteur, qui se dirigea de suite sur Montréal avec l'abbé Franconne qui l'accompagne jusqu'à Rome comme Secrétaire.

Monseigneur d'Ottawa sera près de six mois absent, et l'administration du diocèse passe entre les mains du Vicaire-Général, le très-Rev. M. Jouve, curé de St. Anne.

Nous exprimons les vœux de son peuple en espérant le voir, à son retour, jouissant d'une aussi florissante santé qu'à l'époque de son départ.

Nous pensons être agréable aux Catholiques de Montebello en publiant ici leur adresse qui fut lue par M. Fortin, Marguillier en charge de la paroisse.

F. E. ALF. EVANTUREL.

Monseigneur.

C'est avec une indicible joie que nous saluons aujourd'hui le passage au milieu de nous de Votre Grandeur en route pour la Ville Eternelle. C'est aussi avec le plus grand empressement que nous prenons cette occasion, avant le départ de Votre Grandeur, de vous manifester hautement toutes les sympathies qui nous rattachent à ce voyage pénible mais nécessaire qu'Elle entreprend pour aller à Rome témoigner à l'Auguste Chef de toute l'Eglise Catholique de la Foi qui nous anime tous, et resserrer les liens qui nous unissent vous et votre berceau, à la chaire infaillible et sacrée de St. Pierre.

Lorsque Votre Grandeur, Monseigneur, agenouillé aux pieds du Pontife Suprême, où nos cœurs catholiques l'accompagnent, épanchera en son sein tous les sentiments dont Elle est le dépositaire, assurez cet Auguste Père que nous révérerons, de la Foi sin-

cère qui unit à Lui tous les catholiques de cette humble paroisse de Notre-Dame de Bonsecours, comme de tout le reste de notre Diocèse; déposez à ses pieds les hommages de notre vénération pour lui, dites-lui combien nous l'aimons, combien nous lui sommes fidèles et attachés; dites-lui avec quelle union pendant qu'il prie sur la colline Sainte pour le salut de son peuple, nous, nous combattons dans la plaine les combats difficiles de la foi et de la religion, afin que tous ces témoignages que vous lui transmettez dans l'effusion de votre cœur filial et au nom de nous tous, soient pour son cœur paternel alligé, une consolation dans les amertumes qui l'abreuvent et au milieu des tempêtes qui s'agitent autour de son auguste trône sans pouvoir jamais l'ébranler.

Acceptez aussi Monseigneur, en cette occasion tous les ardents souhaits que nous faisons tous chacun de nous, pour le succès du long pèlerinage, que Votre Grandeur commence aujourd'hui en s'acheminant vers la Ville Sainte. Que guidé et protégé pendant tout ce voyage par l'étoile de la mer que nous invoquerons tous les jours, vous reveniez sain et sauf au milieu de nous pour le plus grand bonheur du troupeau dont vous êtes le Bien Aimé et Vénéral Pasteur.

Les paroissiens de la

Paroisse de

Notre Dame de Bonsecours.

Montebello, 8 Oct. 1878.

MELANGES.

La Toilette.

Personne ne conteste que la toilette chez la femme joue un grand rôle dans la société moderne. Il semblerait tout d'abord, en parcourant les promenades, que chacune jouit d'une grande aisance dans son intérieur. Rien ne manque à la toilette d'une jeune fille; celle-là se pare avec élégance, avec luxe même. Quant aux jeunes femmes, elles tiennent souvent à avoir du *cachet*, à se faire remarquer par leur distinction dans la manière de porter une toilette. C'est fort bien assurément de savoir bien porter sa toilette; mais ce que je condamne, c'est que cette toilette soit au-dessus des moyens de celle qui la porte. Et comme nous vivons à une époque où l'on aime beaucoup à se mettre en relief partout et pour tous, il s'en suit qu'un désordre d'esprit conduit fatalement et presque toujours vers des actes coupables et souvent bien difficiles à réparer. Telle jeune fille aime la toilette; elle croit attirer vers elle les regards de celui-ci ou de celui-là. Elle a du succès, dit-on; ses amies la félicitent et l'imitent naturellement. Suivez-la jusqu'à sa demeure. Vous pensez que ses parents vivent dans l'aisance et qu'ils peuvent l'habiller avec avantages. Mais non; la maison est plus que modeste et ceux qui l'occupent aussi. Souvent le pain manque dans cet intérieur, mais *mademoiselle* a de beaux habits qui lui faciliteront peut-être un beau mariage? Telles sont malheureusement à cet endroit les idées des parents. Ils s'abusent singulièrement. Une jeune fille de cette catégorie dépense le produit de sa semaine en toilette et ne donne rien à ses parents qui ont peine à vivre. C'est une satisfaction d'amour-propre, d'orgueil mal placé, et ce défaut, même

ce vice est si répandu aujourd'hui dans la société qu'il compromet sérieusement l'avenir de la jeunesse.—Pour la jeune femme, ce goût de la toilette est un acte coupable, car il peut la conduire fatalement à une sorte d'indifférence pour ce qui doit lui être le plus sacré, le beau rôle d'une tendre mère. On voit constamment de nos jours de très jeunes enfants presque abandonnés à des mains étrangères parce que leur excellente mère a l'esprit beaucoup plus occupé de sa toilette que des soins qu'elle a à donner à ses enfants. La toilette doit consister dans l'excessive propreté des vêtements et dans leurs formes simples, unies. Est-il besoin à la jeunesse de tant de luxe lorsque la nature seule suffit à sa parure? Ah! croyez moi, abandonnez ce vil désir de plaire par la toilette quand il y a chez la femme tant de vertus naturellement bonnes, tant de dons précieux qui la font bien autrement rechercher que les colifichets et les robes les mieux garnies. La simplicité chez la jeune fille, chez la jeune femme ne veut pas dire manque d'intelligence, d'esprit, mais bien au contraire indique sa modestie, ses vertus et le beau rôle qu'elle devra jouer dans la société: fille soumise et respectueuse—aimable épouse—et tendre mère.

Le Bébé.

Oh! qu'il est beau ce cher bébé! Voyez-le dans son ber, frais et rose. Ses grands yeux bleus ouverts, ses délicieux petits bras étendus vers sa mère; une courte jaquette le couvre décemment. Tout respire chez l'enfant l'innocence et la joie. Sa bonne mère est là, qui l'admire, l'embrasse et joue avec lui. Regardez ses petites jambes potelées, grasses; quelles grâces dans son enjument, dans sa posture! Il sourit aux regards affectueux de celle qui lui donne sa nourriture chaque jour et avec joie. C'est un petit ange qui repose pour nous convaincre que nous devons l'aimer, le caresser, et il sait se faire aimer, s'attirer des caresses. Voyez encore ses petits pieds mignons, si délicats, si tendres et dont la forme est si gracieuse! Tout a de l'attrait chez un petit enfant: grâce, fraîcheur, tendresse, tels sont les dons précieux qui caractérisent l'enfance. Un peu plus tard, il distingue les objets, il les veut même; il tend ses petites mains pour les saisir; il ne le peut: et cependant il le désire cet objet. Si on le lui refuse, il s'impatiente, pleure. On le lui donne. Alors il se réjouit de sa victoire et avance sa petite bouche pour qu'un baiser s'y repose. Il rit, il est satisfait. Il regarde cet objet mais n'en comprend pas l'utilité; il s'en dessaisit, le reprend, puis le laisse comme fatigué de n'en pouvoir rien faire. C'est alors qu'il tend ses petits bras vers sa mère, comme pour se consoler de ne pouvoir satisfaire son envie, sa curiosité. Ses bras enlacent le coup de cette tendre mère, ses petites lèvres si roses, si fraîches se promènent sur les joues de sa mère qui le presse sur son cœur avec tendresse.

Plus tard encore, il commence à jaser; ses yeux expriment déjà non-seulement de la tendresse mais aussi une certaine connaissance de ce qui se passe devant lui. Un sourire témoigne de sa satisfaction, de sa joie; il est pris d'un petit frémissement chaque fois qu'il désire un objet qu'il croit à sa portée. S'il a besoin de nourriture, ses petites mains en mouvement indiquent parfaitement qu'il a soif, et aussitôt sa mère se complait à le satisfaire. Il est heureux alors, ses yeux fixés sur ceux de sa nourrice témoignent complètement de son contentement. Après son sommeil, assis sur un tapis, il cherche déjà à marcher; il essaye d'abord à quatre pattes, puis se soulève, retombe et se relève avec plus de force. Il examine les objets qui pourraient guider ses premiers pas; un sofa est à sa hauteur, il s'y appuie avec précaution et paraît triomphant de pouvoir s'y maintenir debout. Bref il acquiert de l'expérience, de la force et se livre dès lors à de plus libres ébats.

Et cependant on rencontre parfois des mères cruelles pour leurs enfants! Elles sont rares celles-là, c'est vrai; mais quel acte coupable de faire souffrir des petits

êtres si intéressants, qui ont besoin de tant de soins et de tendresses. La mère canadienne est le vrai type de la *tendre mère*: elle connaît ses devoirs, les remplit avec dévouement et souvent même sacrifie son existence pour celle si précieuse de son enfant.

G. SMITH.

La *Minerve*, de Montréal, souhaitant la bienvenue au "Jeune Age" l'a fait dans les termes suivants, que nous nous permettons de mettre sous les yeux de nos lecteurs:

"—Le *Jeune Age*, tel est le titre d'un confrère publié à la Pointe à Gatineau. Comme son nom l'indique, ce journal est destiné à l'enfance; l'idée est neuve parmi nous; en Europe et aux Etats-Unis elle reçoit son application depuis assez longtemps et les journaux et revues pour l'enfance y ont atteint un degré de perfection remarquable; grand nombre sont de petits chefs-d'œuvre d'art et de goût qui sèment l'instruction dans les familles tout en les récréant. Comment le *Jeune Age* sera-t-il accueilli parmi nous; saurons-nous assez l'encourager pour que ses propriétaires et rédacteurs puissent atteindre le but qu'ils se proposent? Nous verrons bien. Telle qu'elle est, cette jeune publication est déjà utile; que tous ceux qui s'intéressent au progrès de l'éducation parmi nous, l'accueillent avec faveur, elle deviendra indispensable et comblera une lacune importante, puisqu'elle inculquera le goût de la lecture à nos enfants. Longs jours et prospérité au nouveau confrère."

Le "Bulletin"

Le "Journal de l'Union Allet, organe des anciens Zouaves Pontificaux, vient d'entrer dans sa sixième année d'existence. Nous profitons de cette occasion pour offrir à notre vaillant confrère nos plus chaleureuses félicitations. Depuis sa fondation, le *Bulletin* s'est constamment efforcé de perpétuer parmi les anciens soldats de Pie IX les nobles traditions de dévouement au St. Siège et à la cause catholique. Son œuvre a eu les plus excellents résultats et a conservé parmi les Zouaves l'esprit chrétien qui les animait sous le drapeau pontifical.

Nous souhaitons à notre confrère tout l'encouragement qu'il mérite à tant de titres, et une vie longue et prospère.

Histoire d'une bouchée de pain.

(Lettres à une petite fille.)

LETTRE III.

La Langue.

Avant de rien croquer recueillons-nous un peu.

La bouche est la porte par où l'on entre. Or à toute porte bien tenue il y a un portier. Et que fait un portier bien appris? Il demande aux gens qui se présentent ce qu'ils sont, et quand il leur trouve trop mauvaise mine, il ne les laisse pas entrer. Il nous fallait donc pour bien faire un portier de ce genre-là logé dans la bouche, et nous l'avons aussi, Dieu merci! Le connaissez-vous?—Vous me regardez toute ébahie, Oh! la petite ingrate qui ne reconnaît pas son ami le plus cher. Eh bien, je vais vous le dire: le portier qui garde la bouche, c'est le sens du goût.

C'est lui qui fait si galamment les honneurs de la maison aux gens, et donne si impitoyablement la chasse aux intrus. En d'autres termes, c'est sur ses indications que nous caressons si amoureuxment ce qui est bon à manger, et que nous crachons lestement et jetons à la porte ce qui est mauvais, en lui disant *pouah!* par dessus le marché. Je pourrais en dire bien du mal, de ce portier, si je voulais, et cela ne ferait pas l'affaire de bien des petites filles gourmandes que je vois d'ici; mais je préfère commencer par en dire du bien. Dans l'histoire que j'ai à vous conter, tout ce que nous al-

lons rencontrer a été arrangé tout exprès par Dieu pour y loger notre être, comme une mère arrange un berceau pour y coucher son enfant. Il faut considérer tout cela comme autant de cadeaux que Dieu nous a faits et nous abstenir d'en dire du mal.

Il y a d'ailleurs un moyen bien simple de nous convaincre de l'utilité et de la convenance de cet autre cadeau, que Dieu nous a fait, c'est de voir ce qui arriverait si nous ne l'avions pas reçu. Supposez que le sens de goût nous manque tout-à-fait, et qu'en mettant un morceau de gâteau dans votre bouche, cela vous fasse juste autant d'impression que si vous le teniez dans votre main.

Qu'arrivera-t-il?

D'abord vous mangerez du vieux gâteau moisi, sans plus vous en soucier que s'il était frais, et le gâteau moisi que vous n'auriez garde de manger maintenant parce que vous le trouveriez trop mauvais, le gâteau moisi est une nourriture malsaine, capable de vous empoisonner si vous en mangiez beaucoup.

Je vous cite celui-là, pour prendre un exemple, entre mille. En fait de choses à manger, il y en a beaucoup dont nous devons nous garder, parce qu'elles ne feraient rien de bon dans notre estomac, et nous serions embarrassés bien souvent pour les distinguer, si le goût ne nous avertissait. Il y a en effet ceci de merveilleux, que presque toujours ce qui n'est pas destiné à nous servir de nourriture est trahi, en entrant dans la bouche, par son mauvais goût; et c'est encore une belle preuve que Dieu a pensé à tout. Les médecines il est vrai sont mauvaises à la bouche, et il faut les avaler dans certains cas; malgré leurs mauvaise mine, il faut les laisser entrer parce que, comme les ramoneurs, elles ont à travailler dans la cheminée. Mais le goût ne nous trompe point sur leur compte, et elles ne sont pas, en effet, destinées à nous servir de nourriture. Celui qui s'aviserait de déjeuner, de diner et de souper avec des médecines, ne serait pas longtemps à s'en apercevoir.

Je vous ai dit, au surplus, tout-à-l'heure: *presque toujours*, et ceci s'applique à nous autres hommes, qui avons imaginé mille artifices pour tromper nos gardiens naturels; qui glissons en cachette du poison, par exemple, dans du sucre, comme on le fait trop souvent avec ces affreux bonbons verts et bleus. Et puis, nous sommes quelque fois assez peu sages pour ne pas laisser au portier le temps de faire son examen. Nous avalons gloutonnement, et à qui la faute ensuite, si les voleurs se trouvent établis dans la maison.

Mais les animaux ont plus d'esprit que nous.

Regardez votre petit chat, quand vous lui présentez quelque chose qu'il ne connaît pas, avec quelle précaution il avance tout doucement son museau! Puis comme il touche délicatement du bout de la langue l'objet inconnu, une fois, deux fois, et quelquefois trois! Et quand la fine pointe de la langue est allée ainsi à plusieurs reprises aux renseignements (notez bien que c'est là le grand poste d'observation de son portier comme du nôtre), alors seulement il se décide à avaler. Pour peu que les renseignements lui paraissent suspects, il n'y aura pas de *Nini!* qui tienne; toutes vos invitations les plus tendres n'y feront rien, et il tournera d'un autre côté.

A la bonne heure, au moins, voilà un petit animal qui comprend dans quel but il a reçu le sens du goût, et qui en fait un usage raisonnable. Ce n'est pas comme bien des enfants de ma connaissance, qui mettent étourdiment dans leur bouche tout ce qui leur tombe sous la main, sans prendre seulement la peine d'y goûter, et qui s'épargneraient souvent de bonnes coliques, sans parler du reste, s'ils étaient aussi raisonnables que le petit chat.

Voilà donc le côté vraiment utile du sens du goût; mais son côté agréable, qui vous est suffisamment connu, n'est pas non plus à dédaigner, même au point de vue de l'utilité.

Savez-vous bien, entre nous, que cela serait assez ennuyeux de manger, si l'on ne

sentait rien en mangeant, et je me représente toutes les peines qu'auraient les marmas pour persuader aux petites filles qu'elles doivent dîner et souper, s'il s'agissait seulement de remuer les mâchoires, sans plus. Et, pour laisser là les petites filles, combien d'hommes ne se soucieraient qu'à demi d'interrompre leurs occupations pour aller pendant une demi-heure, frotter leurs dents les unes contre les autres, s'il n'y avait pas un plaisir à cette exercice, assez peu récréatif en lui-même. Allez, ma chère enfant, sans cette récompense accordée à l'homme qui mange, l'humanité qui ne se nourrit déjà pas trop bien, en masse, se nourrirait bien plus mal encore ! Et il faut pourtant qu'elle se nourrisse bien, pour s'acquitter convenablement ici-bas de la mission qu'elle a reçue d'en haut.

Récompense ! je vous ai dit le mot. Cela vous paraît drôle qu'il faille donner une récompense à l'homme qui veut bien manger. Eh bien ! Dieu a été plus généreux que vous. A chaque devoir, imposé par lui à l'homme, il a joint un plaisir pour le récompenser de l'avoir rempli.

Mais de ce plaisir, il faut bien se garder d'en abuser. C'est ce qu'on ne fait pas toujours malheureusement, et voilà pourquoi on a inventé le vilain mot de *gourmandise*.

C'est pour cela qu'il y a aussi de temps en temps des punitions.

On met dans la bouche bonbons sur bonbons, gâteaux sur gâteaux, toutes choses qui frappent agréablement le portier et qui ne valent rien pour le maître. Aussi qu'arrive-t-il ? C'est que le maître se fâche parfois. Monseigneur de l'Estomac s'ennuie, à la fin, de ces visites qui ne sont pas pour lui. Il tire toutes ses sonnettes, fait du bruit dans la maison, il met en pénitence ce traître de portier qui lui accapare tout son monde. On est malade ; on a mauvaise bouche ; on ne trouve plus de goût à rien.

Maintenant que nous avons fait connaissance avec ce brave portier, nous allons lui souhaiter le bonjour, et je vous présenterai la prochaine fois ses camarades de l'antichambre, qui sont rangés des deux côtés de la porte, pour faire la toilette aux gens qui se présentent et les mettre en état d'être reçus dans le salon. Vous verrez là des gailards qui sont aussi bien utiles, et dont l'histoire n'est pas moins curieuse. On les appelle LES DENTS.

JEAN MACÉ,

Revue et corrigé par F. X. B.

Histoire du Canada.

M. T. A. D'auray, ex-élève du collège de St. Hyacinthe et âgé de 14 ans, nous a fait parvenir les réponses aux questions qui ont paru dans le numéro du 15 Septembre. Ces réponses sont satisfaisantes et nous les publions sur le prochain numéro.

HYGIÈNE.

(Suite.)

Six conditions sont nécessaires pour rendre les enfants aussi forts que des petits Samson : sans elles, vous pouvez me croire, vos enfants seront toujours faibles et délicats, et, à la première occasion venue, ils succomberont aux maladies de leur âge. Ces conditions sont les suivantes : 1o. Bon air ; 2o. Bonne ventilation ; 3o. Drainage, ou maison bien située ; 4o. Eau pure ; 5o. Bon lait, et 6o. Bon pain.

Nous étudierons à tour de rôle chacune de ces six conditions de la santé des enfants, et nous ferons, dans nos remarques, la part des habitudes canadiennes, tout en poursuivant à outrance les préjugés vulgaires qui n'ont jamais leur raison d'être et qu'aucun médecin ne devrait encourager, par exemple, en ce qui a trait à l'usage des bains pour les enfants, et de l'hydropathie en général.

§ 1. Des soins de propreté du corps.

Dans notre pays, le besoin général et quon-

tidien n'a rencontré encore que peu d'adeptes ; contrairement à ce qui se fait en Angleterre, par exemple, c'est encore l'exception qui livre son corps tout entier à des ablutions fréquentes ; du reste, notre peuple est tenu forcément à suivre cette routine, par l'incurie des gens préposés au maintien de la santé publique : pas de bains publics dans nos villes, pas d'endroits propices près des rivières. Il arrive donc que des individus pendant cinquante années de vie, n'ont jamais compris qu'ils devaient laver d'autres parties de leur corps que leur visage, leurs mains et leurs pieds une fois tous les ans. Il ne peut pas être question de la nécessité des lotions fréquemment répétées de la peau dont les sécrétions ne se font bien qu'à la condition expresse de pouvoir s'échapper à l'extérieur par les canaux glandulaires.

Soins de la tête.

La mère doit laver tous les matins la tête de ses enfants ; sinon, la peau en deviendra noirâtre et d'apparence repoussante ; bientôt il se formera des croûtes appelées vulgairement *chapeau* qui ne disparaissent que difficilement et que par malheur les mères respectent beaucoup trop ; de grâce, ne souffrez jamais semblable malpropreté ; avec un peu d'huile d'olive, du savon et de l'eau, en quelques semaines, vous vous rendrez maîtresses de ce mal dégoûtant à tous égards.

Lavage quotidien.—Bains généraux.

Tous les matins, sans y manquer, la mère ou la *bonne* à défaut de la mère, doit veiller à cette toilette du matin. Les objets indispensables à cet égard sont : 1o. Un bain de forme oblongue et de grandeur suffisante pour un enfant de 4 à 5 ans. 2o. De l'eau douce ; (l'eau de pluie est la meilleure) n'employez jamais de l'eau dure, cette eau doit avoir une température douce, celle de l'eau d'été, par exemple. L'eau froide affaiblirait l'enfant ; d'abord le choc sur le système serait par trop violent, la réaction ne pourrait se faire, et il en résulterait une inflammation de quelque organe interne ; en second lieu, cette température froide effraierait l'enfant et suffirait pour occasionner des convulsions. L'on doit toujours juger qu'un jeune enfant est très sensible à l'action du froid, et qu'il doit être traité avec délicatesse. 3o. Un bon savon, soit le savon de Castille ou celui de glycérine, ce dernier est préférable, lorsque l'enfant à la peau tendre et souffre d'excoriations, d'emportements ou d'éruptions dans les aînes, sous les bras, ou encore derrière les oreilles.

Le lavage doit être fait avec beaucoup de soins ; c'est pourquoi j'aimerais mieux que ce fut toujours la mère qui s'acquittât de cette besogne qui, du reste, a ses charmes. Plus d'une fois j'ai entendu une mère me dire que c'était là pour elle le moment le plus agréable de la journée. Pour ces lavages, on se sert soit d'une flanelle douce, soit d'une éponge ordinaire ou d'une éponge en caoutchouc. L'éponge offre cependant l'inconvénient d'amasser des matières grasses secrétées par les glandes de la peau : pour enlever ces substances grasses, on lavera ces éponges dans du vinaigre très fort, et on les exposera à l'air pour les faire sécher et aérer.

Le lavage étant terminé, si l'enfant est encore jeune, la mère appliquera par tout le corps, pour éviter les excoriations là surtout où la peau est la plus sensible, une poudre particulière : on recommande généralement la poudre de violette dont voici la composition :

Poudre de riz, ou d'amidon, 4 onces.
Poudre de racine d'iris, 1 once.

Si l'enfant souffrait de ces excoriations, emportements ou éruptions dans le pli de l'aîne, on remplacera la poudre susdite par la poudre de calamine ou de Carbonate de zinc : on met ce dernier dans un petit sac de mousseline et on l'applique doucement sur la peau bien lavée et bien desséchée.

DR. ROCH.

(A suivre)

Honneur au Canada.

Les journaux de France ont fait force mentions honorables aux Canadiens pour leur part de l'Exposition Universelle de 1878.

On a attaché beaucoup d'importance surtout à notre phosphate dont on avait envoyé des échantillons des différentes parties du pays. Nous sommes heureux de voir que les extraits vus du Comté d'Ottawa ont primés tous les autres, et que notre entreprenant ami Mr. Jos. Smeyers Stassarh, de la Pointe-à-Gatineau, a été l'objet d'une récompense toute spéciale de la part du Jury. Il a reçu une magnifique médaille en argent comme étant celui qui a produit le meilleur phosphate de chaux. Mr. Stassarh a réveillé en quelque sorte l'enthousiasme qui se produit aujourd'hui, en faisant comprendre à nos cultivateurs toute l'importance de la chose, et il a mis son talent d'écrivain à contribution pour renseigner les spéculateurs par la voie des principaux journaux du pays. Belge de naissance, il s'est servi de ses relations constantes avec son pays pour faire valoir sa patrie d'adoption et la faire mieux connaître en Europe.

On constatera bientôt qu'il a beaucoup fait pour nouer des relations commerciales avec les vieux pays, et cela sans ostentation ni jactance, mais dans l'unique but d'être utile aux canadiens dont il a épousé avec plaisir la cause.

Un Anniversaire.

(Suite.)

Je tirai de ma poche le papier ficelé et je le remis au monsieur. Il le défilait d'un air bien tranquille ; il ouvrit le portefeuille ; il en fit sortir, comme avait fait mon père, les papiers qu'il renfermait, les regarda, sans se presser, les uns après les autres, les remit dans les poches du portefeuille, mit le portefeuille dans sa poche, me demanda mon nom, celui de mon petit frère, celui de papa, celui de maman, s'informa de ce qu'ils faisaient tous les deux, et prit une prise de tabac pendant que je lui répondais.

Je répondis le plus nettement que je pus à ses questions. Quand ce fut fait il écrivit trois mots au crayon sur un des papiers qui couvraient la table de son bureau, me tapa sur la joue et me dit : " C'est bon, mon garçon ; tu peux t'en aller."

Je ne me le fis pas dire deux fois. Le regard froid et le ton presque bourru avec lequel le monsieur nous avait interrogés, avaient tout-à-fait interdit le pauvre Joë, qui était tout tremblant et me tira depuis le commencement par derrière, en me disant tout bas : " Gregory, allons-nous-en."

Quand la grande porte de l'hôtel se fut refermée sur nous, et que nous nous vîmes en liberté, sur le trottoir, nous nous mîmes à courir. Il faisait nuit tout-à-fait lorsque nous revînmes à la maison.

Ma mère inquiète nous attendait.

" Eh bien ! mon Gregory, me dit mon père, qu'est-ce que tu as donc ? Tu es tout essoufflé ; et toi, mon Joë, pourquoi es-tu si rouge ?

—Laissons-les parler, dit ma mère.

Je racontai ce qui s'était passé. Quand j'en fus à la tape sur la joue, mon père me dit tout bas :

" Et après ?

—Après, lui dis-je, mon papa, il m'a dit : Va-t-en mon garçon.

—Et c'est tout ? dit ma mère.

—Tout, lui répondis-je.

Notre père jeta sur ma mère un regard dont je n'ai bien compris que depuis par le souvenir, la divine mansuétude. Puis :

" C'est bien, mon enfant, me dit-il, tu as fait ton devoir." Et il ferma les yeux.

" Avez-vous faim ? me dit ma mère après quelques minutes de silence.

—Oui, dit Joë.

—Oui, répondis-je.

—Tu as l'argent, me dit ma mère d'une voix douce, car dans notre hâte de l'envoyer reporter le paquet, nous avons oublié de te demander ce que tu avais gagné ; va vite chez le boulanger et rapporte d'à côté un peu de bière aussi : cela vous fera du bien après cette grande course.

—J'ai presque quatre shellings, lui dis-je. Et, mettant ma main dans ma poche, j'y cherchai le gain de notre journée.

—Eh bien! qu'as-tu? me dit-elle.

Je n'avais rien trouvé dans la poche où je mettais d'ordinaire, dans un petit sac en cuir, les profits de notre travail. Je cherchai dans mes autres poches, j'y cherchai en vain, j'avais perdu ma petite bourse.

Je fondis en larmes.

Mère, dis-je, mère, je ne sais pas comment-cela a pu se faire! Mère, je ne l'ai pas fait exprès...

—Ah! mon enfant, dit ma mère, je le sais bien.

—Mère, dis-je en rappelant mes souvenirs, c'est peut-être chez le monsieur, quand j'ai retiré le paquet. J'y retournerai demain, ce soir, si tu veux. Ça sera tombé, je n'ai pas entendu, il y avait un tapis.

—Non, dit ma mère vivement, non, Gregory, tu n'y retourneras, jamais.

Et se frappant le front:

—Mais, mes pauvres petits, il n'y a rien, rien, pas un morceau de pain ici, et nous n'avons pas de crédit chez le boulanger.....

—Je n'ai pas faim et Joë n'a pas faim non plus. Nous sommes fatigués, nous voulons dormir, dis-je en me jetant bien vite dans ses bras.

—N'est-ce pas, Joë?

—Oui, dit Joë en rougissant; nous dormirons bien tout de suite.

Ma mère ne dit rien. De grosses larmes coulaient de ses yeux.

—Dépêchons-nous et nous coucher, et dormons semblant de dormir. Quand nous dormirons, maman ne pleurera plus, et demain, j'irai de bien bonne heure demander à John Maxwell un shelling—que nous lui rendrons le soir, sur notre travail.—De cette façon là, il y aura de l'argent à la maison, la journée, pour papa et pour maman.

Mon bon petit Joë se le tint pour dit, et lorsque je me mis à côté de lui dans le petit lit qui nous servait à tous les deux, il s'endormit sur mon épaule.

Quand, plus tard, je sentis que le sommeil allait venir, comme je n'entendais plus de bruit dans la chambre, j'ouvris encore un peu les yeux. Ma mère était assise au chevet de mon père, ses paupières étaient à demi closes, son ouvrage avait échappé de ses mains.

Mon père sommeillait, et excepté sa respiration qui était lente et difficile, on n'entendait rien dans la chambre.

Je retrouvai le lendemain ma mère dans la même position, je me levai sans bruit, j'allai trouver notre cousin John, qui me rendit le grand service que j'attendais de lui.

Quand je rentrai ma mère s'éveilla. Je lui dis ce que j'avais fait. Elle m'embrassa, ses lèvres étaient brûlantes:

—Ne sois pas malade, lui dis-je tout bas.

—Ne crains rien, me dit-elle, je ne le serai pas.

Le surlendemain, mon père était plus mal.

Le jour d'après, plus mal encore. Il voulut nous tenir tous dans ses bras longtemps, avant de nous laisser partir.

—Veux-tu qu'ils restent? lui dit ma mère.

—Oui... oui... dit-il.

Mais, un instant après, il lui dit: "Non." et, me souriant, il m'attira une fois encore vers lui.

—Mon Gregory, me dit-il, tu sais ce que tu m'as promis et pour tes frères, et pour tes sœurs, et pour ta mère?

—C'est promis, père, lui répondis-je, plus ému que de coutume, sans savoir pourquoi, par l'accent qu'il avait mis dans sa question.

La main de mon père était retombée toute blanche sur les draps de son lit, et non plus rouge comme au temps de sa santé et de son travail. Je la pris et je la baisai en lui disant: "Ah! mon papa," cinq ou six fois.

—Mon chère, me dit-il, je t'aime de tout mon cœur; vous êtes tous de bons petits enfants; ta mère et moi nous ne pouvions en désirer de meilleurs.

Ma mère nous embrassa à son tour, et nous partîmes encore. Le soir nous la trouvâmes sur les marches. Quoiqu'elle fut là pour nous attendre, elle ne bougeait pas, et ont ent dit une statue.

Je descendis avec précaution jusqu'à la marche au-dessous pour la voir par devant. J'avais fait signe aux petits de s'arrêter.

Elle avait les yeux si grand ouverts, que que j'en fus épouvanté, je me mis à genoux devant elle: "Oh! mère, lui dis-je, parle-moi donc!"

—Gregory, me dit-elle sans paraître étonnée de me voir là, mes enfants, ne faites pas de bruit; je crois que votre père, je crois encore qu'il dort....."

P. J. STAHL.

(A suivre.)

Petites Nouvelles.

—L'usine Krupp a envoyé plusieurs canons à Philadelphie, quatorze ou quinze de divers calibres, et même des pièces de campagne. Ils avaient tous leurs affûts et leurs boulets sous la gueule.

Le plus gros a son poids marqué sur les moignons du pivot: 55,722 kilogrammes! Il porte également à la culasse, sur un acier poli à s'y mirer, l'inscription *Friedrich Krupp*. (Mars 1876.)

Il est bien plus volumineux que ceux qui ont été exposés en 1867 à Paris, et en 1876 à Vienne. Il pèse plusieurs milliers de kilogrammes de plus, et sa force en est augmentée d'un bon quart. Quoiqu'il paraisse sorti tout récemment de l'atelier, tant il est clair et sans la moindre écorchure, on assure qu'il a tiré près de 3,000 coups sur des plaques de 18 à 20 pouces, et que son boulet, 400 kilogrammes, les a traversées comme des feuilles de papier. Ce canon est destiné à la défense des côtes; on sait que les plus épaisses cuirasses usitées jusqu'à nos jours pour les plus gros navires ont de 12 à 15 pouces.

Il a 16 pouces de diamètre. Son affût pèse 40,000 kilogrammes. Poids total, boulet et charge exceptés, 95,722 kilogrammes. Il faudrait toute une écurie de chevaux pour le mouvoir à travers les champs. La manivelle pèse 25,000 kilogrammes.

La pièce sans l'affût a 25 pieds de longueur. La charge est de 90 kilogrammes de poudre prismatique. Krupp aurait pu exposer une pièce plus forte encore de deux pouces, mais on a craint que les rails ne cédassent sous cette charge.

—Une découverte importante, dit le journal *Rome*, vient d'être faite au Forum. On a trouvé une inscription du premier siècle gravée non sur une table, mais sur un bloc de marbre, comme c'est l'usage. L'inscription est un fragment des fastes consulaires; elle contient les noms des consuls et des suffètes depuis l'an 2 de Jésus-Christ jusqu'à l'an 12 ou 13. Le bloc de marbre paraît être tombé du temple de Castor et Pollux.

Il a été transporté au collège romain, c'est-à-dire dans les annexes du musée Kircher.

Les inscriptions de ce genre étaient gravées à même sur les blocs de marbres servant de revêtement aux temples. Celles du bois sacré des frères Arrales sont analogues à celle-ci.

On a encore trouvé une autre inscription indiquant qu'un préfet de Rome a relevé et restauré dans le Forum une statue, à laquelle le peuple tenait beaucoup.

—L'ouverture du canal de Suez a été la ruine du commerce par caravanes jusqu'à Bagdad et au golfe Persique qui autrefois supportait l'ancienne Damas. Plusieurs de ses maisons et de ses boutiques sont maintenant vides et ses rues sont remplies de mendiants.

—On mande de Berlin, à la *Gazette de Francfort*, que le couvent des Ursulines de Breslau sera supprimé à partir du 1er octobre, par ordre du gouvernement prussien. On ajoute que les religieuses qui en font

partie ont l'intention de se rendre à Marseille pour s'y livrer à l'enseignement. Le couvent des Ursulines de Breslau existait depuis 1633.

—Des expériences faites à l'école polytechnique de France, il résulterait que le poids total de la terre serait de 6,052 milliards de milliards de tonnes, qui pourraient charger à peu près un milliard de trains de chemin de fer, composés chacun d'un milliard de wagons chargés chacun d'environ 12,000 livres.

—Il y a, en ce moment, dans les caves de la Banque de France, à Paris, en lingots d'or et d'argent, en numéraire, une somme de 1 milliard 830 millions, (1,830,000,000). C'est assurément, dit un journal, le plus gros tas d'or et d'argent qui ait jamais existé. Tous les trésors des rois de Médie et de Perse n'ont jamais atteint ce chiffre.

VARIÉTÉ.

Des Barreau, entendant un grand tonnerre un vendredi, pendant qu'il mangeait une omelette au lard, se leva de table et jeta l'omelette par la fenêtre, disant: "Voilà bien du bruit pour une omelette."

La cuisinière parle du fils de la maison, qui n'a rien eu à la distribution des prix.

—Et ce n'est pas étonnant, dit-elle. Comment veut-on qu'il travaille? On ne l'encourage pas, on le met toujours le dernier!

Opinion d'un polyglote:

- L'italien se chante;
- L'anglais se siffle;
- Le polonais s'éternue;
- L'allemand se crache;
- Le français seul se parle.

Fait Extraordinaire.

Depuis une couple de mois on voit chaque jour une foule nombreuse et empressée se diriger du matin au soir vers une maison de la rue Ste. Catherine, à Montréal. Quel est donc l'attrait irrésistible qui amène tant de monde en cet endroit? C'est qu'il s'y vend une grande quantité de marchandises sèches de qualité supérieure, et ce qui est à considérer, à un bon marché incroyable. Voilà ce qui fait que cette maison jouit déjà d'une célébrité peu commune et justement acquise. Avons-nous besoin de la nommer? Chacun la connaît maintenant: C'est au MAGASIN ROUGE, 581, RUE STE. CATHÉRIE, dont M. M. L. J. PELLETIER & CIE. sont les propriétaires. Les nombreux lecteurs de la ville et du Comté d'Outaouais, qui vont si souvent à Montréal depuis que le chemin de fer du Nord est en opération, n'oublieront pas d'aller faire une visite au magnifique établissement dont il est ici question, et lequel, en fait de draps, tweeds, étoffes à robes, manteaux, etc., n'est pas surpassé à Montréal, ni ailleurs en Canada.

AVIS IMPORTANTS.

Toute personne, à qui nous adressons le *Jeune Age* pour la première fois, sera considérée comme abonnée, si elle ne nous le renvoie pas immédiatement après avoir écrit sur l'enveloppe son nom accompagné du mot REFUSÉ.

Nous sommes de plus en mesure de fournir les numéros précédents à ceux qui voudront bien nous en faire la demande.

Nous prions toujours les maîtres de postes de se constituer les agents du *Jeune Age* dans leurs paroisses respectives.